LA PÉRIODE NON LÉGENDAIRE DES "CAHIERS"

(pour préparer le cinquantième anniversaire)

1. Longtemps j'ai gardé par-devers moi une liasse ronéotée de "textes internes" comme il s'en produisit, jusqu'au milieu des années 70, dans les groupes, cercles ou noyaux militants, ceux-là même que les Cahiers du cinéma voulurent un temps "organiser" sur un front culturel révolutionnaire. C'était un pauvre tissu de critiques, auto-critiques, allers et retour théorie-pratique, plates-formes, bilans et citations, réponses et bonnes résolutions, un peu sur le modèle chinois du "perfectionnement individuel" (ligne Liu Shaoqi).

J'avais trop frôlé cela pour ne pas trouver ces textes drôles, de cette drôlerie que l'on peut retrouver dans les films de Godard-Gorin de l'époque (groupe Dziga Vertov). Je les gardais avec l'idée vague d'un faire, un jour, une comédie. Quelle plus belle comédie, en effet, que celle de l'idéal ? Quel échec plus pathétique que celui du Militant, cet être faible qui

se retrouve régulièrement bêlant et floué et, qui plus est, souvent, avec du sang sur les mains ? Quelles troupes d'acteurs plus désopilantes, à cause même de leur sérieux, que celles qu'Oshima, les Taviani, Kramer et, bien sûr, Moretti surent filmer, eux ? Et quelle drôle de troupe, enfin, que celle des Cahiers des années 70, assez "jetée" pour se faire groupuscule, mais assez rusée pour le faire ensemble, ce qui permit à chacun de ses membres de noyer ses impasses dans celle des derniers avatars parisiens de l'idée communiste ? N'avons-nous pas décidé, un jour, aux Cahiers, de nous payer selon les principes de l'usine modèle de Da Zhai, c'est-à-dire "au mérite" ? Je me souviens même m'être accordé 900 francs (de l'époque).

2. Le temps passa et je perdis la liasse. Qui aurait ri, de toute façon, de ces excès-là ? Pas nous, qui sauvions nos peaux, un par un, et plutôt sans rire. Pas ceux qui, après nous, firent et feraient les Cahiers. C'était avant qu'il aurait fallu rire, même jaune, même seul. La vérité, c'était que l'impayable sérieux du théâtre politique français, son drapé révolutionnaire et / ou snob, n'était décidément pas un sujet de comédie. J'aurais dû le savoir moi qui, en 1968, fis partie du comité qui "prit" l'Odéon (d'ailleurs béant), alors que je n'aimais pas le théâtre. A la vérité aussi, c'était que cette génération-là de Cahiers n'était pas vraiment une génération de cinéastes et que, d'une façon plus générale, les stars soixante-huitardes ne créeraient pas grand-chose, sinon du savoir-faire communiquant.

La vérité, enfin, c'est que nous n'avions fait que revivre, in extremis et in vitro, le remake intime des grandes passions rances que le PCF gérait depuis cinquante ans (le PCF était alors bien fatigué et c'est pour cela que nous lui en avons tant voulu). Des délices coupables de la mauvaise foi à l'utopie de la contre-société déjà réalisée dans le groupe, des rites

d'exclusion à la langue de bois maison : nous n'avons rien inventé. Cela n'a pas duré longtemps (72-74) et fait assez peu de morts. Ça nous a même endurcis ("Il faut que le cœur se brise ou se bronze", disait Corneille).

3. Lorsque, à l'occasion du 40e anniversaire de la vieille revue, on m'a demandé un texte sur ces années, les années "non légendaires" (pour ne pas dire "honteuses") de l'histoire des Cahiers, j'ai dit oui, puis non, puis oui, puis j'ai relu en diagonale quatre-vingts numéros et décidé de faire ce qu'on fait toujours dans ces cas-là : un dictionnaire marrant et elliptique. Je m'y suis mis et je ne l'ai pas trouvé drôle. Il n'est pas facile, en effet, de répondre à une question qui n'est posée nulle part (celle de l'héritage de ces années soixante-dix) et encore moins facile, vingt ans après, de continuer de dire "nous" et de continuer à le dire, "moi". L'histoire de la quinzaine d'individus qui, dix ans durant, ont fait des Cahiers leur bouée, leur scalpel et leur deuil, c'est l'historien – c'est Antoine de Baecque – qui la racontera, s'il le veut. Pour moi, si ce texte est encore écrit à l'enseigne d'un introuvable "nous", qu'on y voie plutôt mes adieux à la première personne du pluriel.

4. Et puis, il y a l'air du temps. Voyant la façon dont le cuistre BHV enterrait récemment à la télévision un siècle de maîtres à penser de l'intelligentsia française, j'étais atterré par la façon dont, une fois de plus, les quadragénaires médiatisés de ma génération se tiennent mal lorsqu'il est question de maintenir publique une certaine image d'eux en train de "penser". Que le bébé soit parti avec l'eau du bain est une chose mais qu'on se juche sur la baignoire pour passer à la télé et dire qu'il ne s'est rien pensé, c'est trop. De Lacan à Barthes et de Bataille à Foucault en passant par Althusser, les années "non légendaires" des Cahiers portent

l'empreinte et il me semble que ce théâtre théorique-là, avec ses séductions et sa terreur, n'a pas été remplacé par un autre, plus normal et sémillant, mais peu à peu désaffecté.

C'est pourquoi, lorsque je relis les Cahiers des années soixante-dix, je suis moins frappé par le jargon, la morgue, les ukazes, la maquette pas toujours belle, le manque de photos et le trop de guillemets, de gras et d'italiques que par la certitude que l'on sent (et qui me manque) que le cinéma, ça valait le coup d'y penser et d'y penser fort. Alors, je n'ai plus trop envie de m'excuser parce qu'une fois, il y a quinze ans, nous avons un peu manqué aux bonnes manières de l'arrivisme bourgeois. Pour la première fois, j'aurais plutôt envie de plaider pro domo.

5. Pourquoi l'époque est-elle difficile à appréhender ? En 1970 fut publiée une longue série d'articles où chacun y alla d'un lourd pavé pensif sur le film de Jancso, "Ah ! ça ira". Or ce sont moins ces textes qui ont disparu que le film qui leur servait de pré-texte collectif. Qui se souvient, en effet, des films de Jancso ? Existent-ils ailleurs que dans les encyclopédies du cinéma ? La question est évidemment plus générale : la liberté de ton, la conduite folle du récit, l'indifférence polie mais totale pour le "goût" du public et le nombre des entrées, le désir de baliser, de gré ou de force, un chemin pour le cinéma qui l'éloignerait de la route où le modèle américain l'avait maintenu, ce n'était pas seulement Jansco, c'était tous ces "nouveaux cinémas" mondiaux des années post-Nouvelle Vague (65-75), un continent dont il ne reste presque rien. Voilà pourquoi les années soixante-dix sont au purgatoire : la plupart des films qui nous firent écrire ne sont ni dans les mémoires, ni dans les vidéothèques, ni dans les discours dominants. Nous avions pensé à tout sauf à ceci : ces films pouvaient disparaître.

6. Que le cinéma ne soit plus là où nous l'avions trouvé, c'est-à-dire "au milieu du monde", ce n'est pas forcément triste mais ce n'est quand même pas rien. A relire les Cahiers non légendaires, j'ai le sentiment que nous étions quelques-uns à avoir fait du latin et à ne pas accepter, cancres rageurs et éternels premiers de la classe, qu'il devienne une langue morte, une chose du passé. Le cinéma, art du présent, c'est en gros ce que Bazin disait, et il y a des axiomes, comme ça, que l'on retrouve pendant ces dix ans sous toutes les signatures, sous tous les carcans théoriques, sous tous les éditos, sous tous les oripeaux, fussent les guenilles du cinéma militant ou l'uniforme unisexe de la télé courante. Et l'axiome Cahiers, c'est que le cinéma a rapport au réel et que le réel n'est pas le représenté – et basta.

Et que le réel n'attend pas. Et que le temps n'est pas donné, qu'il faut l'inventer, le faire, le gagner. Même le temps bancal de la revue, quand Toubiana et moi nous demandions gravement si nous avions assez de choses "à nous" pour faire vite un numéro simple ou s'il fallait attendre un mois de plus pour faire un "double". Et en même temps, dès qu'il y avait un film imprévu qui nous plaisait, on reprenait tout, on refaisait la théorie, la grammaire, on lançait de nouveaux ukazes et traçait de nouvelles passerelles, parce qu'il fallait qu'il y ait Straub, Godard, Syberberg, ou Kramer d'un côté et toujours Lang, Hitchcock, Eisenstein et Rossellini de l'autre. Cela donne un fonctionnement chaotique, une navette pas très gracieuse où les révélations étaient toujours fracassantes, la nouvelle ligne immédiatement perclue de lignes de fuite, le temps de se calmer régulièrement manquant et l'impatience le lot commun.

7. Avec le recul, évidemment, on voit bien que la décennie, aux Cahiers aussi, se divise en deux : jusqu'en 1975 et après. Jusqu'en 1975, c'est à la politique qu'on se croit

obligé de répondre "présent". Mais après ? Après, la politique passe, le présent reste. Je ne trouve pas indignes, surtout après la guerre du Golfe, notre numéro spécial "Images de marque" (76), ni les premiers textes sur la télévision (que nous appelions joliment "répondeurs automatiques"), sur le passage des films à la télévision, ni les textes de Rancière sur l'esprit "programme commun" dans le cinéma, ni la réflexion sur la cinéphilie : c'était toujours dans cette idée du présent et, finalement, du journalisme. Et c'est sans doute pourquoi je n'arrive pas à écrire ce texte "au passé". Car moi aussi, j'ai dû répondre présent quand, fin 73, la revue fut abandonnée à qui voudrait bien la ramasser. Pendant sept ans, je me suis senti comme ces héros de burlesque qui essaient d'atterrir avec toute la cargaison, sans rien perdre ni oublier, alors qu'ils n'ont même pas leur brevet de pilote !

8. Mais il y avait de bons côtés aussi : nous ne croyions pas trop à la division du travail, nous savions que les grands cinéastes avaient souvent écrit et nous étions contents de transformer Duras, Godard et Syberberg en "rédacteurs en chef" des Cahiers, le temps d'un numéro. Les alliances avaient la vie dure et, plus dure que toutes les autres, celle de l'image et l'écrit, notre raison d'être, rien moins. Les Cahiers non légendaires se voulaient écrits, et souvent ils l'étaient.

9. Il faut enfin se représenter que l'époque était rude. Les années soixante avaient eu la grâce, les années quatre-vingt auraient la graisse, les années soixante-dix furent vaches et furent maigres. On sentait partout une fureur sèche et un acharnement dont nul ne pensait qu'il était thérapeutique. En France, l'âge d'or de la Nouvelle Vague était derrière nous et pesait sur nous. Ailleurs, c'étaient des intraitables, des atroces : Fassbinder ne débande pas, Pasolini est assassiné, Oshima excite et étonne, Cassavetes résiste dans un coin, Ferreri ne fait grincer que des dents, Syberberg provoque sec, Godard continue recto tono et "Ici et ailleurs" doit être le film que j'ai montré le plus de fois (de New York à Damas, de Porto à Bruxelles).

Il n'est pas difficile de dater, entre 73 et 75, la césure de la décennie. Crise du pétrole, début du chômage, fin de l'ORTF, retour du consensus (pas encore "mou") et, dans le cinéma, de la Qualité Française, de ces professionnels et de leurs césars palinodiques : c'est objectivement que ce n'était pas gai, objectivement qu'il y avait la "rage".

Le cinéma, lui aussi, a dû toucher une limite comme un bateau qui racle le fond de la rivière et, dans notre jargon maison, nous l'avons senti. Ensuite, sous la surveillance des médias, le cinéma se refait un corps de légende d'un côté et de l'autre, il vire au supplément d'âme. C'est l'histoire des années quatre-vingt. En 70, nous fûmes quelques-uns (on appelait ça matérialisme) à marteler que cette âme avait (eu) un corps et que nous le savions. En ce sens, les Cahiers non légendaires ont ressemblé à leur temps qui, de la légende, se battait encore l'œil.